

# “Que pouvons-nous attendre de notre famille?”

**Ouvrage** Dans “Faire Famille”, Sophie Galabru développe une philosophie des liens et cherche à comprendre ce qu’on peut attendre de la famille aujourd’hui.

Entretien Emmeline Van den Bosch

**C’est quoi “faire famille” aujourd’hui? La famille moderne n’a-t-elle pas trop de visages différents pour qu’on puisse la définir?**

Mon but, en écrivant ce livre, était justement de répondre à cette question. Les modèles familiaux sont aujourd’hui très diversifiés, mais on peut malgré tout trouver l’essence du lien familial. Et cette essence, c’est le partage d’intimité. Il peut prendre plusieurs formes: la cohabitation en est une, même si elle n’est pas vouée à perdurer indéfiniment. La proximité affective l’est également: se sentir proche de l’autre, l’écoute, la conversation, la confiance.

**Nous attendons de la famille qu’elle assure l’épanouissement et l’autonomie de chacun. C’est donc un collectif au service de l’individu?**

Oui, je pense que les parents ont cette mission. On attend d’eux qu’ils prennent soin de leurs enfants, mais aussi qu’ils jouent un rôle de guide pour eux, pour les aider à décrypter le monde dans lequel ils vivent, pour leur transmettre des valeurs, ou pour leur proposer des idéaux de vie qu’ils pourront ensuite défaire, modifier s’ils le veulent. L’autonomie transmise par la famille n’est pas seulement économique, elle est aussi affective, spirituelle. C’est pousser les enfants à l’émancipation, ce qui, quelque part, est paradoxal pour les parents: aimer pour aider à grandir, puis à partir. Chez les enfants aussi, la famille est source d’ambivalence: il y a ce désir de se réfugier auprès des parents, et en même temps la volonté de s’en distinguer, voire de s’en séparer. Ça peut générer une forte culpabilité.

**À certains âges plutôt qu’à d’autres?**

Je crois qu’en réalité le mélange d’amour et de haine est présent à tous les âges, mais s’exprime de façon beaucoup plus claire, explicite et violente à l’adolescence puisqu’il est verbalisé.

**Notre société actuelle voit de plus en plus de personnes faire le choix du célibat. Est-ce un signe de rejet de la famille traditionnelle?**

Cela montre que les individus pensent pouvoir s’épanouir et être satisfaits de leur existence en leur propre compagnie ou en la compagnie de leurs amis. C’est significatif d’une forme d’émancipation et d’individualisme. Mais je ne trouve pas que ce soit une mauvaise chose pour notre société. Il vaut mieux assumer une vie solitaire plutôt que se contraindre à une vie de famille indésirée qui pourrait générer de la souffrance pour soi et ses enfants. Trop de personnes choisissent encore de faire des enfants par conformisme, par peur

de se dégager d’une norme sociale familialiste. Mais on peut aussi être célibataire sans être exclusivement centré sur soi. Parfois, on est simplement dévoué à un cercle plus élargi de personnes, ou engagé pour une cause. Je pense qu’il ne faut pas caricaturer la figure du célibataire comme un être uniquement consacré à lui-même.

**Les couples de personnes plus âgées, ayant parfois vécu des décennies ensemble, ont tendance à souligner leur persévérance dans les crises rencontrées. Aurait-on perdu ce goût de l’effort en couple?**

Il est vrai que l’engagement amoureux et familial implique parfois une part d’indésirable responsabilité, de frustration. Être avec l’autre, c’est s’exposer en permanence à la déception et au décalage d’avec nos désirs et nos intérêts. C’est vrai que nous le comprenons de moins en moins et que nous avons tendance à chercher des alignements faciles, toujours fluides, et qui nous font prendre peur au moindre désaccord. Alors que l’amour, précisément, c’est la capacité à accueillir et à surmonter le conflit. C’est parce que l’on aime qu’on est capable d’entendre la différence, la critique, et qu’on pourra en faire quelque chose. Mais par facilité, confort, ou immaturité contemporaine, on ne veut plus toujours s’encombrer de ce travail de l’amour qui demande énormément de patience et d’énergie. Peut-être aussi parce que nos vies sont beaucoup plus rythmées, on ne tolère plus les temps de latence, d’incompréhension. Il faut que les choses fonctionnent tout de suite.

Donc il faudrait s’accrocher, à n’importe quel prix?

Non, bien sûr. L’amour, ce n’est pas supporter quelqu’un qui nous nuit et qui s’impose dans tous ses désirs et dans toute sa puissance. Endurer les décalages avec l’autre doit aller avec un souci d’écoute et de respect mutuel.

**Donc il faudrait s’accrocher, à n’importe quel prix?**

Non, bien sûr. L’amour, ce n’est pas supporter quelqu’un qui nous nuit et qui s’impose dans tous ses désirs et dans toute sa puissance. Endurer les décalages avec l’autre doit aller avec un souci d’écoute et de respect mutuel.

**On a eu tendance par le passé à protéger l’image de la famille coûte que coûte, quitte à faire taire de graves réalités. C’est toujours le cas?**

Les témoignages, notamment d’inceste, qui paraissent de plus en plus régulièrement, tendent à démontrer qu’il est très rare qu’il y ait des procès intrafamiliaux ouverts au public. Souvent, les familles préfèrent les huis clos. Il y a encore une tendance féroce à dissimuler le règlement de compte ou la tentative de faire justice, c’est tabou. La société a du mal à comprendre que la violence familiale est pourtant une affaire sociale et politique. Car c’est malheureusement très loin d’être anecdotique: les chiffres montrent bien que beaucoup d’individus, souvent des hommes, continuent de dominer, d’abuser de leur autorité parentale et de leur pouvoir. Ils ne cherchent pas à créer un refuge pour l’enfant mais à être le roi d’un royaume dans lequel



JULIETTE PAULET/ALLARY

Sophie Galabru  
Philosophe, autrice



Sophie Galabru, “Faire famille”, Éditions Allary, octobre 2023, 242 pp., 20,90 €.